

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
INSTITUTO DE ESTUDOS HISTÓRICOS DR. ANTÓNIO DE VASCONCELOS

Revista Portuguesa de História

TOMO II



COIMBRA / 1943

Les Saints Patrons d'églises entre Minho et Mondego jusqu'à la fin du XI^e siècle.

ÉTUDE D'HAGIOTOPONYMIE.

L'étude des noms de lieux est aujourd'hui une science en possession de ses méthodes; elle autorise des conclusions non seulement linguistiques, mais historiques, opérant des sondages à travers les couches superposées des peuplements et des civilisations. L'étude des noms donnés aux localités sous l'influence des institutions chrétiennes constitue l'hagiotoponymie dont l'intérêt est évident pour l'histoire de la civilisation médiévale; elle est une véritable science auxiliaire de l'histoire et peut même fournir des critères à la critique diplomatique.

Les documents contenus dans le volume *Diplomata et chartae* des *Portugaliae monumenta historica* désignent plus de quatre cents lieux de culte sous le nom de leurs saints titulaires. Ces chartes couvrent une période d'environ deux cent trente ans, les belles années de la reconquête (4). Elles s'arrêtent à uoo, ce qui a l'avantage de borner l'enquête à la période où les chrétientés ibériques gardent leur ancienne physionomie liturgique, avant l'introduction du rite romain et des dévotions monastiques d'outre-monts.

L'objet particulier de ce travail me dispense de dépouiller les publications qui pourraient faire connaître d'autres chartes antérieures à uoo, car il ne s'agit pas d'établir la statistique exacte

P) L'application du critère hagiotoponymique m'amène à conclure que les plus anciens documents authentiques contenus dans ce recueil ne sont pas antérieurs à 870: par d'autres méthodes divers érudits sont arrivés exactement au même résultat. Voir Rui de AZEVEDO, *O mais antigo documento latino-português*, Arquivo histórico de Portugal, 1.

du nombre des églises ⁽²⁾. Celles même que nous connaissons sont loin de représenter l'état religieux des provinces septentrionales du Portugal à cette époque. D'une part en effet beaucoup d'églises sont signalées dans les chartes sans indication du saint auquel elles sont dédiées. D'autre part et surtout, nous connaissons seulement les églises qui ont figuré dans les archives et cartulaires des cathédrales et des monastères : c'est pourquoi nous sommes bien renseignés sur les régions dans lesquelles s'est affirmé le pouvoir territorial de Guimarães, des nombreux monastères qui florissaient autour de Braga et de Porto, de Lervao et de Vaca-riça pour la région de Coimbre. Mais si l'on reporte sur une carte les églises connues, il restera dans cette carte des espaces plus ou moins blancs, ce dont il ne faudrait pas conclure que les régions correspondantes n'avaient que peu ou point de lieux de culte. Cette carte ne sera exacte que pour l'histoire économique des grands sanctuaires.

Pour dresser le tableau des saints vénérés dans la région d'entre Minho et Mondego, nos chartes nous fournissent deux groupes de renseignements. En premier lieu les patrons célestes dont les églises portent les noms; en second lieu une liste aussi riche de patrons secondaires. La titulature complète des grandes églises donnait les noms de tous les saints titulaires d'un autel ou dont on avait les reliques, même les moindres parcelles placées dans les autels lors de leur consécration; pour Guimarães par exemple nous avons plus de cinquante noms.

La réalité est plus fidèlement représentée par ce tableau que par celui que l'on pourrait tirer des calendriers : ces documents en effet font souvent une place aux dévotions, soit strictement locales, soit même personnelles à celui qui les a dressés. Pour le ^x^e siècle, nous avons le calendrier de Recemond de Cordoue, évêque d'Elvire, ministre et ambassadeur des califes; ce calendrier n'est pas strictement liturgique et ne représente pas exclusivement l'usage des églises de Cordoue; il fait place à des fêtes célébrées dans le reste de l'Occident latin, mais inconnues à la

(2) J'ai utilisé les documents publiés dans *Documentos medievais portugueses*, t. ni, Lisbonne 1940, et dans certaines autres publications, comme celle de Rui de AZEVEDO, *O mosteiro de Lervao na reconquista cristã*, Lisbonne, 1933, mais seulement dans la mesure où ils me donnent des précisions sur des églises existantes avant 1100.

péninsule ibérique. Les calendriers du x^e et du xi^e siècles qui sont publiés intéressent les églises du Nord, Compostelle, Léon, Silos, San Millán. Le missel et le bréviaire imprimés à Tolède vers 1500 pour le rite hispanique restauré ont subi une profonde influence de la liturgie romaine, tant pour les dates que pour les fêtes elles mêmes (3).

La liste que Ton peut dresser des saints titulaires de petites ou grandes églises, et de ceux dont les principaux sanctuaires ont les reliques ou les autels, fera connaître bien plus exactement les patrons célestes effectivement vénérés dans la région que nous étudions. Il y aura profit à la comparer avec les inscriptions chrétiennes hispaniques antérieures à la conquête arabe, ce qui permettra de mettre en relief le caractère essentiellement traditionnel de ces dévotions (4).

Le lecteur me permettra une dernière explication préalable. Pour désigner les institutions liturgiques, et religieuses en général, de la péninsule ibérique, j'emploie uniquement l'adjectif *hispanique*. Les termes liturgie mozarabe et liturgie wisigothique sont en effet inexacts: les royaumes chrétiens suivaient le même rite que les populations soumises aux envahisseurs musulmans, auxquelles seules convient le mot mozarabe. D'autre part la liturgie de la péninsule est plus ancienne, dans sa substance, que la période wisigothique, et à plus forte raison que la période d'occupation musulmane. Le terme liturgie *hispanique*, qui a en outre l'avantage de s'appliquer aussi bien au Portugal qu'à l'Espagne, est le pendant exact du terme *gallicane*, consacré pour désigner l'antique liturgie des églises de Gaule. Encore que le mot mozarabe ait pour lui un usage assez ancien et assez répandu, il n'y a que des avantages à le bannir du langage liturgique.

(3) Calendrier de Recemond de Cordoue: DOZY, *Le calendrier de Cordoue de gôï*, Leyde 1873. Calendriers de San Millán et d'Albelda, de la fin du x^e siècle: P. ANTOLIN, *El codex Emilianense de la bibliotheca del Escorial*, Ciudad de Dios, LXII, p. 673-677. Six calendriers du nord de la Péninsule, second tiers du xi^e siècle: Dom FEROTIN, *Le Liber Ordinum*, Paris, 1904. Missel et bréviaire de Cisneros: Patr. lat. LXXXV et LXXXVI. On y trouve aussi le début d'un calendrier publié par Francesco de Pisa.

(*) Je n'ai pu songer à rechercher toutes les inscriptions publiées dans les revues d'archéologie et les recueils épigraphiques; il me suffit pour autoriser ma conclusion de recourir à Aemil HUEBNER, *Inscriptiones Hispaniae Christianae*, Berlin, 1871, et *Supplementum*, 1900.

I

Les différentes catégories de sanctuaires. Églises et basiliques. Églises privées. Monastères

Pour l'intelligence des notes qui suivent, il convient de donner préalablement quelques notions, d'une part sur les diverses catégories d'églises, d'autre part sur les habitudes communément admises dans le choix des titulaires célestes.

Il existait deux classes de lieux de culte, nettement distinctes au iv^e siècle, et dont les différences iront s'atténuant jusqu'au x^e; ce sont les *ecclesiae* et les *basilicae*

Ecclesia, étymologiquement, signifie communauté régulièrement assemblée; *Y ecclesia* est le sanctuaire où s'exerce le ministère pastoral de l'évêque et des pasteurs qu'il délègue dans l'assemblée liturgique régulière du peuple chrétien. La principale église de chaque cité, celle où siège l'évêque, est d'abord la seule qui porte ce nom d'*ecclesia*, ou *ecclesia mater*; on l'appelle aussi *cathedra* ou *sedes*. Certaines grandes villes ont eu de bonne heure d'autres églises de ministère pastoral; elles portent à Rome le nom de *titres*. Le progrès de l'évangélisation des campagnes amènera dès la seconde moitié du iv^e siècle la création d'une *ecclesia* dans les centres ruraux, petites villes, bourgades, marchés, *oppida* et *castra*. Elle comporte un baptistère et un cimetière; c'est pourquoi on l'appellera, non seulement *ecclesia* ou *ecclesia mater*, mais aussi église baptismale. Juridiquement, seules ces églises sont des paroisses ; leur nombre va croissant, mais au vi^e siècle encore il ne dépasse pas la trentaine dans un grand diocèse comme celui de Tours. Or *Yecclesia*, cathédrale ou rurale, n'a d'abord pas de titulaire; elle n'est dédiée à aucun saint et ne contient pas nécessairement de reliques (5). De ce stade de l'organisation ecclésiastique, quelques documents portugais se sont conservés. Une pierre sépulcrale du vi^e siècle porte l'inscription d'*Andreas princeps cantorum ecclesie Mertiliane* ; Mer-

(5) Cette seule différence nous intéresse ici; mais la différence juridique entre les deux classes de lieux de culte est d'une grande importance pour l'histoire des institutions.

tola avait donc une de ces *ecclesiae* régionales (6). Bien plus important est un document qui n'a pas été, semble-t-il, apprécié à sa véritable valeur: c'est l'énumération des territoires qui composaient les diocèses du royaume suève(7). Cette pièce, qui attend encore une édition critique et qui la mérite certainement, passe pour remonter à un concile de Lugo de 569; quoi qu'il en soit de cette attribution, et bien que le document ait été enrichi de notes et d'une introduction postérieures, il y a les plus sérieuses raisons de penser que nous avons là réellement une énumération des *parochiae et dioceses*, c'est à dire des églises régionales, formant le territoire des évêchés de Galice et de Lusitanie suèves entre le premier et le second concile de Braga (561-572), c'est à dire au temps de saint Martin de Dume. On ne voit pas comment un faussaire du x^e ou du xi^e siècle aurait pu fabriquer un document reflétant si exactement une situation et une terminologie antérieures de plusieurs centaines d'années. Braga, en dehors de la ville, régissait seize *ecclesiae* paroissiales et quatorze *pagi* ou territoires; Porto, dont l'évêque résidait, semble-t-il, en 572 à Meinedo, avait dix-sept *ecclesiae* et sept territoires ; l'organisation régionale de Coimbre, Lamego, Viseu et Idanha était moins avancée (8).

La *basilica* est une église élevée en l'honneur d'un saint sur son tombeau, ou du moins avec ses reliques réelles ou virtuelles; elle porte le nom de ce saint. Elle n'est pas le centre liturgique et juridique officiel où se réunit le peuple chrétien, bien qu'elle soit normalement ouverte à sa dévotion. Les basiliques sont bâties parfois sur le tombeau des martyrs locaux, aux abords des villes;

(6) J. LEITE DE VASCONCELOS, dans *O Archeólogo Português*, in, 1897, p. 292.

(7) Publié comme actes d'un concile de Lugo par Garcia LOAYSA, *Coll. concil. Hisp.* 1593, p. 128-129; autre recension dans le pseudo *Ithacius* d'Oviedo, *ibid.* p. 137-138. Le *Liber Fidei* sous les numéros 10 et 531 reproduit la partie qui concerne Braga. MANSI, *Sacr. Concil. nova collectio*, ix, 815.

(8) Le diocèse de Porto venait d'être démembré de celui de Braga; ce dernier avant le démembrement comprenait donc trente-trois églises paroissiales, le même nombre à peu près que Tours à la même époque. On ne se trompera guère en attribuant ce développement plus marqué de l'organisation paroissiale au zèle de saint Martin de Braga, dont l'influence se sera aussi fait sentir à Tuy, diocèse également privilégié à ce point de vue.

on en trouve dans les cités, en l'honneur de la Sainte Vierge, des Apôtres, des martyrs. Habituellement la basilique d'un patron céleste très invoqué s'élèvera à proximité immédiate et dans les dépendances de *Vecclesia* cathédrale ou rurale, qui comportera ainsi tout un groupe d'édifices: *Vecclesia* elle même, le baptistère, une ou plusieurs basiliques ou oratoires.

Dans les villages ruraux qui n'ont pas d'*ecclesia*, on bâtit aussi, des basiliques ou des oratoires sous le vocable d'un saint. Si le village n'appartient pas à un grand domaine, il arrive que les habitants eux-mêmes construisent ce lieu de culte, en assurent l'entretien et le service, mais en gardent la propriété. Le plus souvent, les propriétaires des *villae* ou grands domaines fonciers élèvent à leurs frais et dotent ces sanctuaires pour leur propre dévotion et celle de leurs artisans et de leurs paysans; c'est un usage ancien, antérieur aux établissements germaniques, et constaté par les lois civiles avant la fin du iv^e siècle; les conciles du v^e et vi^e font de fréquentes allusions à ces *oratoria villarum*, à ces basiliques rurales. C'est l'origine du plus grand nombre des paroisses actuelles (9).

Les monastères ont joué un rôle considérable dans la vie religieuse et économique de la péninsule. Sous ce nom de monastères, il faut entendre des établissements assez différents les uns des autres par l'importance et par le caractère. Nos documents en font connaître une centaine.

Au lieu de bâtir simplement un oratoire pour lui et les gens de sa villa, le propriétaire du domaine organise une communauté qui est à la fois groupe religieux et personnel d'exploitation agricole, souvent pour doter un fils clerc ou une fille vouée au célibat. Elle comprend tout ou partie de la famille du maître, certain nombre de ses paysans et de ses artisans et des volontaires étrangers au domaine. Le nombre des prêtres est restreint ou même réduit à un ; les deux sexes sont représentés ; il y a parfois deux supérieurs, un abbé et une abbesse. Ce genre de monastères se rencontre en Gaule comme dans la péninsule ibérique ; mais au

(9) Ce sont les *églises privées*, qui posent de si intéressants problèmes historiques et juridiques. Le clerc desservant vit généralement du produit d'une terre qui est affectée à cette fin; ce sera l'origine des bénéfices ecclésiastiques.

nord des Pyrénées, ils disparaissent à la fin du vin^e siècle, alors que dans la péninsule ils persistent jusqu'au xi^e au moins. Les représentants de la hiérarchie ne voyaient pas d'un très bon oeil ces monastères, d'abord en raison du voisinage des deux sexes, ensuite à cause de l'autorité presque absolue qu'exerçaient les propriétaires laïques (40). En fait à partir du milieu du xi^e siècle, on constate que beaucoup d'anciens monastères mixtes ne comprennent plus que *dts fratres*.

D'autres monastères, généralement importants, répondent mieux au pur concept religieux de ces institutions; sans renoncer au caractère d'exploitation agricole, d'ailleurs si marqué dans la règle même de saint Benoît, ils rassemblent des moines ou des moniales séparés, plus strictement soumis à l'autorité religieuse et vivant sous une règle autorisée. On pourrait croire que ces monastères de la région de Braga observaient principalement les règles de Martin de Dume et de Fructueux. Cependant il semble que la règle d'inspiration égyptienne introduite dans la péninsule par l'Africain Donat exerçait encore une influence ; le nom de ce Donat se rencontre en effet plus d'une fois, parmi ceux des saints vénérés dans divers monastères de notre région (41). La règle de Saint Benoît ne sera pas accueillie avant la seconde moitié du xi^e siècle (concile de Coiança, 1050); cependant le texte de la *Regula* n'était pas inconnu; Mummadona en avait mis en 959 deux exemplaires dans la bibliothèque de Guimarães (12).

Nos *monasteria*, connus aussi dans les chartes sous les noms *dasceteria* et même de *cimiteria*, étaient d'une importance fort inégales ; des institutions comme Guimarães possédaient deux cents églises au milieu du xi^e siècle ; mais on trouvait aussi des

(10) Voir sur ce point la règle de Fructueux, chap. 1, Patrologie latine, cm, col. 743. — Valerii abbas, *De genere monachorum*, P. L. LXXXVII, col. 437, — *Historia Compostellana*, 1, ch. xiv.

(11) Par exemple, *Dipl. et chartae*, v, xxv, CLXXXIII, CCCXVII. Le monastère de Guimarães possédait des exemplaires des règles égyptiennes. Ibid, LXXVI. Sur le monachisme dans la péninsule, voir D. Justo PEREZ DE URBEL, *Lo monjes españoles en la Edad media*, Madrid, 1933-1934, deux vol. in 4.0, et du même auteur, *El monasterio en la vida española de la Edad Media*, Editorial Labor, 1942.

(12) Le nom du patriarche des moines d'Occident figure dans une liste de saints vénérés en 1077 au monastère de Saint Pierre de Gete, qui suivant probablement sa *Regula* à cette date.

monasteria comme celui de *Tre|oi*, soumis à Vacariça, qui nourrissaient péniblement trois ou quatre frères (13).

Ces monastères pouvaient avoir plusieurs églises, ou du moins des oratoires autour de l'église principale. À l'origine ces lieux de culte ne possédaient pas le caractère paroissial et rentraient dans la classe des églises privées. Au temps de la reconquête, les monastères devinrent non seulement des centres de colonisation agricole, mais aussi les cellules de la réorganisation religieuse.

À partir du vi^e siècle le sentiment des fidèles admet de plus en plus difficilement l'idée d'une église sans patron céleste. Bientôt, au surplus, on considérera le saint titulaire comme le véritable propriétaire des biens consacrés aux nécessités du culte et de la charité. À la fin du vu^e siècle on peut assurer que toute église a son titulaire. Ainsi s'efface l'une des différences entre l'*ecclesia* et la *basilica*. La différence juridique ira aussi s'effaçant : les églises privées construites par les particuliers obtiendront les droits auparavant réservés à la paroisse rurale ; on y administrera le baptême, on y donnera la sépulture ; les fidèles ne seront plus obligés d'assister à la messe à la paroisse centrale, ni le dimanche ni même les jours des fêtes principales, et trouveront à l'église de leur village le moyen d'accomplir tous leurs devoirs religieux (14). Le régime du bénéfice, c'est à dire la dotation en terres du clergé desservant, qui caractérisait primitivement les églises privées, s'appliquera également aux anciennes paroisses rurales. Un certain nombre, à vrai dire le plus grand nombre de celles-ci, tomberont dans la catégorie juridique des églises privées, en passant dans le domaine des seigneurs terriens et des *prosores*.

(13) Sur *Trezoi*, *Dtp., et ch.*, n.° ccccxv.

(14) Le pape Nicolas I (858-867) encourage à multiplier les églises baptismales.

II

Le choix des saints patrons. Le Sauveur, Notre Dame,
 Saint Jean-Baptiste. Les Apôtres. Les martyrs.
 Etablissement tardif des patronages des
 sains non martyrs

Après avoir exposé les diverses classes d'églises et leur situation liturgique et juridique, il faut donner des notions générales sur la qualité des saints choisis comme titulaires.

Le titre du Saint Sauveur est donné à partir du v^e siècle à certaines églises cathédrales, ou à des églises de paroisses rurales restées jusque là sans titulaire. La basilique du Latran à Rome reçoit ce vocable pour la première fois dans la vie du pape saint Martin, au *Liber Pontificalis* (649-653). Dans la seconde partie du moyen âge, ce titre sera pris fréquemment par les églises d'ordres militaires.

La tradition chrétienne a de très bonne heure établi une assimilation symbolique entre la Mère du Christ et *Y Ecclesia mater*, vierge et mère l'une et l'autre : c'est la raison principale pour laquelle les cathédrales et les églises mères des paroisses rurales ont été si fréquemment mises sous le patronage de la Très Sainte Vierge, quand elles ont cessé d'être sans vocable. On a déjà dit que les églises baptismales sont sous le titre de saint Jean Baptiste. Depuis le vu^e siècle, l'archange saint Michel fait son entrée dans le culte populaire et devient patron de bon nombre de sanctuaires, principalement placés sur les hauteurs : saint Michel de Guimaraës en fournit un exemple.

En dehors de ces grands titulaires, les patrons d'églises sont régulièrement choisis parmi les apôtres et les martyrs; quel que fût le mérite d'un saint évêque, d'un moine, d'un ermite, les protecteurs par excellence auprès de Dieu, aux yeux du peuple chrétien, étaient ceux qui avaient versé leur sang pour le Christ. Après l'ère des persécutions, les chrétiens se faisaient ensevelir *ad sanctos*, c'est à dire près des tombeaux des martyrs; or chaque église dédiée à un martyr, contenant une de ses reliques, était considérée comme son tombeau virtuel; les cimetières qui alors entouraient l'église rapprochaient ainsi les corps des fidèles de ce

tombeau du témoin de la foi; c'est une des raisons les plus décisives qui ont pendant de longs siècles réservé aux martyrs le patronage des églises.

Parmi les confesseurs une insigne exception sera faite dans tout l'Occident en faveur de saint Martin de Tours ; il est tenu pour égal aux martyrs comme le dit expressément une antienne de son office : *O sanctissima anima quam etsi gladius persecutorum non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit*».

Saint Silvestre, le pape de la paix, a vu son culte largement diffusé par les livres liturgiques grégoriens, mais les textes de la liturgie hispanique ne lui font aucune place. On trouve cependant dès 1002 une chapelle sous ce vocable près de l'embouchure de l'Ave, sur le Rio Mau; cent ans plus tard elle est rattachée à l'église Saint-Christophe. {*Dipl. et ch. n.º cc, Dipl. med. port, ni, n.º 111*): mais je n'ose affirmer qu'il s'agit du pape, et non d'un martyr par ailleurs inconnu (15). Après l'adoption du rite romain, saint Silvestre est devenu patron de plusieurs églises.

Le culte de saint Nicolas n'a pas pénétré avant la fin du xi^e siècle dans la région qui nous intéresse, encore que certains calendriers commencent à lui faire place. Le mouvement de pèlerinages en Terre Sainte et les croisades ont apporté dans les milieux monastiques la dévotion à saint Siméon le Stylite, auquel les calendriers s'ouvrent dans la seconde moitié de ce siècle. La translation de son corps à Léon en 1063 fait passer saint Isidore de Séville dans la catégorie des saints à reliques vénérées, protecteurs populaires; deux petits monastères sous son nom apparaissent à la fin du xi^e siècle, dans la région du Vouga et du Douro. Il en sera de même pour saint Emilien (san Millan), l'ermite du vi^e siècle dont les reliques furent transférés au xi^e siècle dans un monastère de Vieille Castille, lequel devint un des centres de la réforme monastique (San Millan de la Cogolla).

Il arrive que telle ou telle église, vers la même époque, abandonne le nom de son titulaire primitif pour prendre celui d'un évêque ou d'un autre saint personnage dont elle abrite le tombeau. Braga nous en offre un exemple typique; il y avait dans sa ban-

(15) Je ne trouve aucun moyen d'identifier le saint Silvestre martyr dont le corps fut enlevé en 1102 de l'oratoire Sainte-Suzanne de Braga par Diego Gelmirez.

lieue une basilique du Sauveur où était enseveli l'évêque Fructueux mort en 665; au xi^e siècle cette église avait pris le nom de Saint-Fructueux⁽⁶⁾. L'usage de consacrer des églises à des saints autres que des martyrs commence donc à se faire jour dans la seconde moitié du xi^e siècle, sous des influences venues de Rome, de France et d'Orient.

Avant de présenter la statistique des titulaires de nos églises, il ne sera pas inutile de signaler deux phénomènes qui ont porté quelque trouble dans l'hagiographie⁽⁷⁾.

Dans certains cas, le fondateur d'une église a été considéré comme le saint patron de ce sanctuaire. L'Eglise de Merida vénère une sainte Lucrèce qui ne figure pas dans les listes authentiques des martyrs de la péninsule; une inscription de dédicace du vii^e siècle (Huebner, I. H. G., n.° 5y) montre que cette Lucrèce était dès lors considérée comme une martyre. Selon toute probabilité c'est la fondatrice d'une *basilica Lucretiae*, devenue *basilica sanctae Lucretiae*; l'hagiographie des titres romains nous fournit des exemples analogues.

Plus fréquents ont été les cas que Ton peut appeler de *dédoublement* : une Eglise vénère un martyr originaire d'une région éloignée dont elle a parfois, ou croit avoir, des reliques; le clergé et le peuple de cette Eglise perdent facilement le sens de la véritable identité de ce saint et le revendiquent comme une gloire locale.

(⁶) C'est cette église qui fut dépouillée par Diego Gelmirez de Compostelle, en même temps que celles de Saint-Victor et de Sainte-Suzanne; *Historia Compostellana*, livre i, ch. xv. Les actes du x^e siècle qui donnent à cette église le nom de saint Fructueux sont tous suspects pour d'autres raisons, qu'ils aient été fabriqués à Braga ou à Santiago.

(⁷) Une étude hagiographique sur les saints des Eglises hispaniques, si intéressante qu'elle soit, n'est pas de mon sujet. Je ne puis que renvoyer aux ouvrages du R. P. Hippolyte DELLEHAVE, S. J., président des Bollandistes, en particulier: *Les Légendes hagiographiques*; *Sanctus, essai sur le culte des saints dans l'antiquité*; *Les origines du culte des martyrs*; *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*. Tous ces ouvrages ont été publiés à la Société des Bollandistes à Bruxelles. On ne saurait trop les recommander, particulièrement aux ecclésiastiques qui se reconnaissent une vocation d'historiens ou d'archéologues; outre la richesse et la sûreté des renseignements qu'ils apportent, ils constituent en même temps une incomparable initiation à la méthode historique.

Saint Victor, martyr militaire de Césarée en Mauritanie, a fourni par dédoublement saint Victor de Cerezo, diocèse de Burgos; l'église Saint-Victor dans la proche banlieue de Braga ne contenait pas le tombeau du titulaire, car Diego Gelmirez, qui dépouilla aussi cette église en 1102, ne transporta à Santiago aucun corps de ce nom. Saint Genès d'Arles, glorifié dans une hymne du *Peristepha?ion* de Prudence, a joui d'un culte très répandu dans la péninsule ibérique ; on sait que l'Eglise d'Arles a maintenu aux v^e et vi^e siècles des relations étroites avec celles d'Espagne; sous le nom de saint Gens, Genès est vénéré comme un martyr local à Lisbonne et ailleurs. On pensait avoir à Braga le corps d'un saint Cucufat qui est un dédoublement de l'unique saint de ce nom, celui de Barcelone ; il était dans l'église Sainte-Suzanne du faubourg; Diego Gelmirez l'enleva aussi pour le transporter à Santiago. La patronne même de cette église, Suzanne, a toutes chances d'être une martyre orientale, qui a été également naturalisée romaine. Sainte Jrene est une martyre du monde grec, de Thessalonique, dont le culte a eu une vaste diffusion.

Sainte Christine, titulaire d'un bon nombre d'églises entre Minho et Mondego, est une martyre de Tyr en Syrie ; elle est aussi vénérée en Toscane, sur le lac de Bolsène. Sainte Marine, titulaire chez nous de plusieurs églises, principalement monastiques, est tenue à Orense pour une martyre locale ; sa légende, dans une rédaction byzantine du vi^e siècle, est répandue dans toutes les langues d'Orient et d'Occident ; le thème est foncièrement identique à celui de la Vie de sainte Eugénie: une jeune fille sous l'habit d'homme est admise dans un couvent de moines dont elle fait l'édification ; accusée de séduction par une femme perverse, elle endure en silence une longue pénitence, jusqu'au jour où devant le juge son véritable sexe et son innocence sont révélés. Sainte Marthe, qui donne son nom à une colline des environs de Braga et à deux églises au nord du Douro, est probablement la martyre orientale que le martyrologe romain fête le 20 septembre avec sainte Suzanne ; Astorga la tient pour une martyre locale, mais elle est inconnue des document hagiographiques sérieux sur les saints de la péninsule⁽¹⁸⁾. Sainte Colombe

(¹⁸) Il 11e peut être question de Marthe de Béthanie, dont le culte accompagne celui de Marie Madeleine ; or celle-ci n'est pas honorée d'un culte

de Sens, dont une légende sans valeur assure qu'elle était originaire de Cordoue, a joui d'une grande popularité au sud des Pyrénées. Il y a enfin le cas classique des deux saintes Eulalies ; la seule authentique est celle de Merida; celle de Barcelone est un dédoublement très ancien ⁽¹⁹⁾.

Le terrain étant ainsi préparé, nous pouvons maintenant passer en revue les saints titulaires de nos églises au temps de la reconquête.

III

Statistique des saints patrons entre Minho et Mondego.

Le Sauveur, Notre Dame et les apôtres. Martyrs orientaux. Martyrs de Rome et d'Afrique. Martyrs et saints de Gaule.
Martyrs et saints de l'Eglise hispanique

Entre Minho et Mondego une trentaine d'églises sont sous le vocable du Saint Sauveur. L'Eglise hispanique faisait au xi^e siècle une fête du Saint Sauveur le 25 novembre; encore que l'origine en soit peut-être la mention dans les martyrologes d'un saint Salutaris ou Solutoris, il n'est pas douteux que la fête du 25 novembre ait été considérée comme propre à Notre Seigneur et probablement comme la fête patronale des églises de ce vocable. Les églises françaises avaient le 6 août une fête analogue, propagée par Cluny dès le xi^e siècle; elle a pris le nom de fête de la Transfiguration à cause de l'évangile que l'on y lisait. Dans la région que nous étudions, le nom du Sauveur figure en tête des listes de saints invoqués dans un grand nombre de monastères, dont certains sont désignés dans l'usage courant par le nom d'un martyr; c'est le cas par exemple de Yacariça dont le titulaire est saint

dans la péninsule avant le xii^e siècle avancé. On pourrait songer à la Marthe du groupe des martyrs perses mis à mort à Rome selon leurs Actes et vénérés le 19 janvier; le culte de ce groupe est introduit de bonne heure en Provence, où il n'a pas été sans influence sur les légendes de ce pays qui y amènent les saints de Béthanie, Lazare, Marthe et Marie.

(19) H. MORETUS, S. J., *Les saintes Eulalies*, Revue d'histoire ecclésiastique, janvier 1910. Z. GARCIA VILLADA, *Historia ecclesiastica de España*, I, 1, Madrid 1929, p. 282-300 s'efforce de fournir des arguments en faveur de l'existence distincte de deux Eulalies.

Vincent; il y a parfois un flottement dans les documents, et certaines églises sont désignées tantôt sous le titre du Sauveur tantôt sous celui d'un martyr

Dans la péninsule comme en Gaule la seule fête primitive de la Sainte Croix était celle du 3 mai. Je trouve dans notre territoire six églises sous ce vocable.

Pendant de longs siècles les Eglises hispaniques ont célébré une seule fête de la Mère de Dieu, fixée par le x^e concile de Tolède au 18 décembre. La fête de l'Assomption au 15 août se répand dans la péninsule au x^e siècle; un document de ion (*Dipl. et chartae*, ccxvi) en fait mention; les autres fêtes de Notre Dame se sont implantées avec le rite romain seulement. Les églises de la Sainte Vierge sont au nombre de cinquante environ dans nos documents, et naturellement dès les plus anciens; la plupart des cathédrales portugaises sont sous ce vocable. La *Civitas Sanctae Mariae*, au sud du Douro, si fréquemment mentionnée dans nos chartes, était assez célèbre pour figurer parmi les villes de Galice que la *Chronique du Pseudo-Turpin* fait conquérir par Charlemagne (2^a).

Les Eglises de la péninsule fêtaient la Nativité de saint Jean-Baptiste le 24 juin, comme tout l'Occident, et en outre sa Décolation le 24 septembre, alors que le 29 août est la date de cette fête dans les calendriers romains. Le Précurseur apparaît titulaire d'églises au nombre d'une trentaine; ce sont le plus souvent d'anciennes églises baptismales.

Le culte de saint Michel se répand en Occident vers le vm^e siècle et l'Eglise hispanique célèbre sa fête du 29 septembre avec le reste de l'Occident latin. L'archange est titulaire de quinze églises environ ; il sera intéressant de vérifier si ces églises occupent aussi, entre Minho et Mondego, des points culminants comme c'est le cas en général dans l'Occident.

Saint Pierre, fêté le 29 juin et le 22 février, est titulaire de plus de trente églises; je n'ai pas rencontré le nom de saint Paul comme titulaire isolé.

Parmi les Apôtres, saint Jacques le Majeur tient la plus large place après saint Pierre. Dans l'ancienne Eglise hispanique comme

(2^o) *Historia Karoli magni et Rhotolandi*, ch. ni.

en Gaule et en Afrique, une fête commune de deux frères Jean et Jacques se célébrait le 27 décembre ⁽²¹⁾. Le même usage se constate dès le iv^e siècle en Syrie, en Cappadoce et en Arménie, dans les jours qui suivent immédiatement Noël. Le martyrologe hiéronymien, qui est conservé dans une recension gallicane du vi^e siècle, montre que d'autres églises commémoraient Jacques le Majeur le 25 mars, conformément au récit des Actes des Apôtres qui placent son martyre aux environs de la Pâque ; ce martyrologe connaît aussi la fête du 27 décembre ; mais comme il met la principale fête de Jacques le Majeur au 25 juillet, les derniers remanieurs attribuent à Jacques le Mineur, le Frère du Seigneur, les fêtes de mars et de décembre. Les calendriers hispaniques du x^e et xi^e siècles inscrivent Jacques et Jean son frère à deux jours distincts et font place également à Jacques le Mineur entre Noël et le premier janvier ; l'usage attesté par les chartes du temps met saint Jean le 27 décembre, Jacques le Frère du Seigneur le 29, Jacques le Majeur le 30. La fête du 25 juillet s'introduit avec la liturgie romaine à la fin du xi^e siècle, mais l'ancienne fête se maintient aussi au 30 décembre dans les églises de la péninsule ⁽²²⁾. Les traditions de Compostelle, dont la plus ancienne attestation est de la première moitié du ix^e siècle, ont donné un nouvel éclat au culte de Jacques le Majeur dans la région qui nous intéresse.

Il y aurait lieu de rechercher avec la plus grande précision la date à laquelle apparaissent, dans la région qui nous occupe, les églises dédiées à saint Jacques le Majeur; la plus ancienne date non suspecte est 937, au *Livro dos Testamentos* de Lorvao (*Diplom. et chartae*, n.º XLIV). Les mentions se font de plus en

(21) Calendrier de Carthage le 27 décembre ; meme jour dans les livres gallicans les plus anciens; missel dit de Bobbio, 29 décembre.

(22) Le calendrier de Recemond, mêlant ici une fois de plus les usages romains aux usages hispaniques, a la fête du 25 juillet, mais pas celle de décembre. Le *Codex Calixtinus* de Santiago, 1. in, ch. 3, assure que l'on fête la décollation de l'Apôtre le 25 mars, l'arrivée de son corps à Compostelle le 25 juillet et sa sépulture le 30 décembre L' *Historia Compostellana*, 1. u, ch. 24 et 42, montre que l'on célébrait la passion du saint le 25 juillet à Santiago dès le début du xne siècle. La plus grande confusion régnait dans les livres liturgiques de Tolède publiés en 1500, en ce qui concerne ces fêtes.

plus fréquentes au xi^e siècle et Ton doit constater une influence croissante du culte de Compostelle. Le nombre de nos églises dédiées à saint Jacques dépasse la vingtaine.

Je ne rencontre aucune église dédiée à saint Jacques le Mineur, que le rite romain fête aujourd'hui avec saint Philippe le 1er mai. Ce dernier, commémoré le 2 mai dans le rite hispanique, est nommé en 105g comme titulaire d'une église parmi celles qui dépendent alors de Guimarães (*Diplom. et chartae*, n.º ccccx), et d'une seconde en 1107. (*Doc. med. port.* n.º 256).

Rares sont les églises dédiées à saint Jean l'Évangéliste ; j'en trouve deux dans nos documents, et encore je n'ose assurer qu'il n'y a pas eu confusion avec le Baptiste ; certaines nomenclatures hésitent en effet entre les deux vocables, ou pour tout accorder mentionnent les deux saints Jeans. Un document du xn^e siècle met Saint-Jean in Airedina de Coimbre sous le patronage de l'Évangéliste; or il paraît certain que cette église est Fancien baptistère épiscopal et qu'elle était par conséquent dédiée au Baptiste.

Saint André (30 novembre dans les deux rites) est titulaire de six églises, et saint Thomas (21 décembre) de quatre; saint Barthélemy (24 juillet au rite hispanique, 24 août au romain) en a trois. Le monastère de Saint-Simon de Junqueira, attesté en 1084, est-il consacré à l'apôtre (r. hisp. 1er juillet), ou à saint Siméon le Stylite (29 ou 30 juillet) ? Une chapelle de saint Mathieu signalée en 1105 est probablement plus ancienne.

La diffusion du culte de saint Etienne, le premier martyr, a été soudaine et universelle dès la célèbre invention de ses reliques à Caphargamala en 415 ; on sait que le prêtre Avitus de Braga, qui se trouvait à ce moment en Palestine, envoya à son évêque Balconius, avec une version latine du récit de *Y Invention*, un peu de la poussière du tombeau. Le protomartyr est très souvent titulaire de ces antiques oratoires élevés auprès des *ecclesiae*, cathédrale ou rurales, alors qu'elles n'avaient pas encore de titulaires. Si donc on rencontre une église sous son vocable en rapport avec une église du Sauveur, de Notre Dame ou de saint Jean-Baptiste, on a des chances d'avoir ainsi repéré le site d'une ancienne église paroissiale. Ce pourrait être le cas pour une église de *Moldes* revendiquée par le monastère de Saint-Pierre d'Arouca et qui aurait porté au x^e siècle les deux

vocables de Sainte-Marie et Saint-Etienne ⁽²³⁾. Dix églises environ sont dédiées au protomartyr d'après nos documents.

Passons aux martyrs patrons de nos églises, soit à titre principal, soit à titre secondaire. Voici la liste des martyrs orientaux avec la date de leur fête dans les deux rites.

Adrien et Nathalie de Nicomédie, rite hispanique 16 juin, rite romain 8 septembre ;

Christine de Tyr, r. h. 26 juillet, r. r. 24 juillet;

Christophe de Lycie, r. h. 10 juillet, r. r. 25 juillet;

Cosme et Damien de Cilicie, r. h. 22 octobre, r. r. 27 septembre;

Dorothee d'Alexandrie, r. h. et r. r. 6 ou 7 février;

Euphémie de Chalcédoine, r. h. et r. r. 16 septembre ⁽²⁴⁾;

Georges de Lycopolis, r. h. 24 avril, r. r. 23 avril;

Irène de Thessalonique, r. h. 1^{er} avril, r. r. 5 avril;

Julien et Basilisse, d'Antioche, r. h. 7 janvier, r. r. 9 février;

Julienne de Nicomédie, r. h. 28 juin, r. r. 16 février;

Mamès de Cappadoce, r. h. 7 août, r. r. 17 août;

Marine d'Alexandrie, r. h. 18 juillet, r. r. 18 juin;

Marthe d'Eleuthéropolis, r. r. 20 septembre ^(M);

Romain d'Antioche, r. h. et r. r. 18 novembre;

Suzanne d'Eleuthéropolis, r. r. 20 septembre ⁽²⁵⁾;

Thècle d'Iconium, r. h. 24 mars, r. r. 23 septembre;

Thyrse de Phrygie, r. h. et r. r. 28 janvier.

Saint Mamès est le patron du monastère de Lorvão, fondé, semble-t-il, peu après la conquête de Coimbre par Alphonse ni; il est titulaire dans le pays de plus de vingt églises. Son culte était également très répandu en France où la cathédrale de Langres est sous son vocable.

Saint Christophe, dont Tolède, comme Saint-Denys en France, pensait posséder le corps, est aussi un des protecteurs les plus

⁽²³⁾ PMH, *Dipl. et ch.*, n.° DCCXLVI et DCCXLIX. Une église de Saint-Jean-Baptiste voisinant avec une de Notre-Dame est aussi l'indice d'un ancien centre paroissial: c'est le cas pour Montemór.

⁽²⁴⁾ Il est possible qu'à une époque plus ancienne sainte Euphémie ait été fêtée le 13 avril dans le rite gallican et dans le rite hispanique; DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 5^e édition, 1925, p. 141.

⁽²⁵⁾ Le groupe Marthe-Susanne ne figure pas dans les calendriers hispaniques publiés jusqu'ici.

invoqués, avec environ quinze églises; Coimbre en avait une dans son faubourg, qui passa ensuite sous le vocable de saint Barthélemy; en revanche une nouvelle église fut dédiée à saint Christophe dans l'intérieur des murs; elle existait déjà en 1108.

Saint Romain d'Antioche, si connu par le *De martyribus Palaestinae* d'Eusèbe et par une hymne du *Peristephanon* de Prudence, était également vénéré en France, où il avait à Vienne une église dès la première moitié du v^e siècle. Je trouve sous son vocable dix lieux de culte dont deux sont qualifiés de monastère et deux d'ermitage ⁽²⁶⁾.

Saint Julien est titulaire d'un nombre égal d'églises, dont un monastère et un ermitage,* il s'agit sans doute dans bien des cas des saints Julien et Basilisse d'Antioche, dont la popularité est encore attestée par de nombreuses mentions dans les listes de patrons secondaires ; très vénéré en Orient, où sa basilique d'Antioche fit oublier le lieu sacré païen de Daphné, saint Julien le fut aussi en Afrique; sa fête fut célébrée à Coimbre jusqu'au xvi^e siècle sous un rite solennel avec procession du chapitre. Il ne faut pas exclure saint Julien de Brioude (28 août), car il y a, dans les inscriptions chrétiennes d'Espagne, trace de son culte et de celui de saint Ferréol de Vienne, qui en est inséparable; il était le titulaire de l'église du monastère d'Agalia près de Tolède.

Saint Georges est titulaire de cinq églises, et les saints anargyres (médecins sans honoraires) Corne et Damien de quatre; saint Adrien en a deux; pour saint Thyirse, également vénéré dans la France méridionale, je trouve son monastère situé sur le cours inférieur de l'Ave.

Sainte Christine et sainte Marine jouissent d'une égale popularité et ont sous leur patronage chacune une douzaine d'églises; Marine est titulaire de plusieurs monastères, dont celui de Crestuma; Christine avait dès le x^e siècle une église dans le faubourg de Coimbre.

Sainte Euphémie de Chalcédoine avait une église en face de Coimbre sur la colline au sud du Mondego, et une seconde à Montemór. On a déjà mentionné les églises de sainte Marthe au

(26) Sur une église Saint-Romain très visitée par les pèlerins de Saint-Jacques voir *Historia Karoli magni et Rotholandi*, appendice B, *De Altumajore Cordube*.

nord du Douro et la colline qui porte son nom, et l'église ou oratoire de sainte Suzanne dans la banlieue de Braga. Sainte Thècle est patronne d'un monastère entre l'Ave et la Vizella et d'une ou deux églises dans la même région. Nos documents ne signalent aucune église de sainte Irène, bien que Ton puisse être certain qu'il en existait entre Minho et Mondego. Dorothee et Julienne de Nicomédie ne figurent que dans les listes de patrons secondaires.

Le nombre des saints orientaux est égal et même supérieur à celui des martyrs de la Péninsule. Le fait s'explique par la grande diffusion des Passions de ces martyrs et par les relations suivies entretenues avec l'Orient par les Eglises hispaniques. Mais on n'oubliera pas que les Eglises orientales distribuaient des reliques à une époque où Rome interdisait encore le transport total ou partiel des corps saints : or dans la liturgie hispanique comme dans celle de Gaule, toute consécration de basilique supposait la présence d'une relique.

Le groupe des martyrs romains est beaucoup moins nombreux. Saint Laurent, que l'Espagne revendique comme un de ses fils, a sa fête dans les calendriers hispaniques au 10 août comme dans le martyrologe romain; mais elle lui est commune avec saint Sixte (mart. rom. le 6 août) et saint Hippolyte (mart. rom. le 13 août); quatre églises sont placées sous son vocable et ses reliques étaient vénérées avec celles de saint Sixte dans divers monastères. Deux ou trois églises sont consacrées à saint Clément,* dont le culte a connu une large diffusion depuis la fin du ix^e siècle.

C'est uniquement dans les listes de patrons secondaires que nous trouvons les noms des fameuses martyres romaines, Cécile (22 novembre aux deux rites), Agnès, (20 janvier au r. hisp. et 21 au r. rom.) et Eugénie, héroïne d'un beau récit composé vraisemblablement à Lérins, analogue à celui de sainte Marine (27 ou 30 décembre au rite hisp., 25 décembre au r. rom.). Sainte Agathe de Catane (5 février aux deux rites) figure également parmi les patrons secondaires.

Les célèbres saints de Milan, Gervais et Protais, Nazaire et Celse ne paraissent, dans la région considérée, comme titulaires d'aucune église ; on les trouve cependant dans les inscriptions de dédicace relevées par Huebner ; les calendriers hispaniques ont, comme les romains, Gervais et Protais le 19 juin.

Rares sont les titulaires choisis parmi les martyrs d'Afrique,

encore que ce groupe soit bien représenté dans les calendriers hispaniques. Saint Gvprien (14 septembre aux deux rites), vénéré à Guimarães dès 969, paraît au xi^e siècle comme patron d'une ou deux églises du voisinage. Saint Victor de Césarée en Mauritanie a été vraisemblablement titulaire d'églises dans la péninsule.

Près d'Ovar, non loin du rivage, se trouvait une église dédiée, selon une notice de date incertaine (*Dipl. et ch.* xxv), à saint Jean et saint Donat; en 1101 (*Doc. med. port.* 111, n.º i5, p. 12) elle porte le titre de saint Donat seul, et forme le centre d'un village du même nom. Nous avons supposé que Donat pourrait être le moine africain qui introduisit en Espagne les règles monastiques égyptiennes ; mais il ne faut pas exclure l'hypothèse qu'il soit un des nombreux martyrs africains de ce nom. Saint Marcel, le martyr militaire de Tanger que la tradition fait originaire de Léon, est titulaire d'une église à Vila-Cova, dans la région de Penafiel.

Avant l'invasion arabe, un certain nombre de saints de l'Eglise gallicane sont vénérés dans la péninsule. Outre sa fête du 11 novembre, saint Martin de Tours a deux autres fêtes dans les calendriers hispaniques du xi^e siècle : celle de sa translation le 4 juillet ; le 11 août une *sacratio sancti Martini* qui doit être l'anniversaire de la dédicace d'une basilique sous son vocable (27). Saint Saturnin de Toulouse, outre sa fête du 29 novembre, est aussi honoré le 1 du même mois, au titre de la translation de son corps. Patron de Toulouse qui fut capitale du royaume des Wisigoths, il fut très anciennement honoré par les Eglises hispaniques ; son culte fut ravivé par les moines languedociens qui passèrent les Pyrénées et par les pèlerins de Saint-Jacques qui faisaient halte à Saint-Sernin. Selon sa passion légendaire, Saturnin serait venu à Pampelune d'où il aurait ramené un jeune noble nommé Firmin, lequel devint évêque d'Amiens ; il y a lieu de croire que c'est là l'origine du saint Firmin que Pampelune honore comme évêque de cette ville. L'ensemble de ces légendes, comme aussi celle de sainte Colombe qui la fait naître à Cordoue, montre que pour l'hagiographie il n'y a jamais eu de Pyrénées (28)

(27) Serait-ce l'anniversaire de la dédicace de la basilique carolingienne de Tours?

(28) On a fait tout récemment la translation d'Amiens à Pampelune d'une relique de saint Firmin.

On a vu plus haut que saint Genès (24 août) et sainte Colombe (31 décembre) ont été complètement adoptés par l'Eglise hispanique.

Dans les inscriptions de dédicace antérieures au vm^e siècle, on trouve les noms de saint Baudille de Nîmes, 20 mai, de saint Denys de Paris, 9 octobre, de saint Ferréol de Vienne, 18 septembre, ce qui suppose également une certaine diffusion du culte de saint Julien de Brioude, 28 août, inséparable de Ferréol. Le roi Sisebut composa un récit du martyre de saint Didier de Vienne, mis à mort en 612 (fêtes le 11 février et le 23 mai). Saint Hilaire de Poitiers, saint Germain de Paris et saint Germain d'Auxerre ont également chance d'avoir été accueillis par les Eglises d'Espagne avant l'invasion arabe.

C'est une seconde vague d'influences qui introduisit, dans le cours du xi^e siècle, les fêtes de saint Antonin de Pamiers, de saint Caprais d'Agen, de sainte Foi de Conques, des saints Loup de Troyes, Maurice et ses compagnons, Priest de Clermont, Privat de Mende, Victor de Marseille, d'autres encore ⁽²⁹⁾. La translation de saint Benoît, 11 juillet, est aussi une fête gallicane.

Entre Minho et Mondego comme dans tout le nord de la péninsule, saint Martin de Tours tient de loin le premier rang parmi les patrons d'églises et ne le cède même pas à Notre Dame; je trouve avant 1100 plus de cinquante églises sous ce vocable. Saint Saturnin en a une seule, attestée à la fin du xi^e siècle. Saint Genès et sainte Colombe sont cités l'un et l'autre deux fois.

Venons enfin pour finir, *quasi in loco honoris*, aux saints de l'Eglise hispanique; voici les noms de ceux que nous trouvons titulaires de lieux consacrés :

- Cucufat (Culgat) de Barcelone, 25 juillet,
- Claude, Victoricus et Lupercius de Léon, 30 ou 31 octobre; ⁽³⁰⁾
- Eulalie de Merida, 13 décembre;
- Eulalie de Barcelone, 12 février; ⁽³¹⁾
- Félix de Gérone, 1er août;

⁽²⁹⁾ Je trouve en 1101 le petit monastère de Saint-Antonin de *Barbudo* près de Braga. (*Doc. med port.* ni, n.° 21, p. 18 et n.° 49 p. 43); il avait été construit vers 1060 par Nuno Froilaz.

⁽³⁰⁾ Ces trois saints, pauvrement attestés, sont tenus pour les fils du martyr militaire Marcel (29 ou 30 octobre) mis à mort à Tanger

⁽³¹⁾ Sur les deux Eulalies, voir plus haut p. 231, n.° 17.

Just et Pasteur d'Alcala, 6 août ;
 Juste et Rufine de Séville, 17 juillet;
 Léocadie de Tolède, 9 décembre;
 Lucrece de Merida, 23 novembre ; (32)
 Torquatus de Cadix, 1er mai; (33)
 Vérissime, Maxima et Julie, de Lisbonne, 1er octobre;
 Vincent de Saragosse, 22 janvier;
 Vincent, Sabine et Christeta, d'Avila 28 octobre. (34)

De tous les martyrs qui ont versé leur sang sous la domination musulmane, seul est titulaire d'églises l'enfant Pélage, mis à mort à Cordoue en 925, fêté le 26 juin; son corps ramené d'abord à Tuy fut transféré à Léon en 967, et plus tard à Oviedo; sa passion fut écrite avant la première translation par le prêtre mozarabe Raguel (35). Il est remarquable que l'on ne trouve pas trace de culte pour les martyrs de Cordoue du ix^e siècle dont le souvenir nous a été transmis par les écrits d'Euloge (36).

Parmi tous ces titulaires, sainte Eulalie est la plus favorisée avec plus de trente églises. Comme on admettait alors l'existence des deux saintes de ce nom, on peut supposer que certaines de ces églises peuvent avoir pour titulaire celle de Barcelone ; mais Eulalie de Merida, étant chez elle en Lusitanie, a sans doute plus de chances. Huit églises au moins, dont celle de Vacariça et une dans le faubourg de Coimbre, sont dédiées à saint Vincent; on sait de quelle diffusion ce culte a joui dans tout le monde latin et particulièrement en France. Vérissime et ses sœurs suivent de près avec sept sanctuaires, dont un ermitage. Saint Félix de Gérone est titulaire de sept ou huit églises, et saint Cucufat de trois. Sainte Sabine est patronne de deux églises comme sainte

(32) Sur sainte Lucrece, voir plus haut p. 231.

(33) Torquatus est considéré comme le premier des «Siete Varones apostólicos», évêques envoyés de Rome au premier siècle, selon la tradition apostoliciste.

(34) De ce groupe nous trouvons seulement Sabine parmi les titulaires de nos églises; le roi Ferdinand transféra le corps de Vincent à Léon, de Sabine à Palencia, de Christeta à Saint-Pierre d'Arlanza; ainsi s'explique comment ces saints sont devenus isolément titulaires d'églises.

(35) FLOREZ, *España sagrada*. xxin (1767) p. 230-235; cette passion est en prose rythmée selon des formules assez riches de *cursus*. — Messe et office, *ibid.*, p. 236-245; *Yinlatio* de la messe mentionne la translation à Tuy.

(36) P. L. CXV, COL. 703-870.

Lucrèce et sainte Léocadie; de sainte Juste je connais seulement l'église du faubourg de Coimbre que l'évêque Maurice donna en 1102 aux Clunisiens de la Charité-sur-Loire. Quant à saint Just d'Alcala, il avait aussi une église au sud de Coimbra. Saint Torquatus est patron d'un petit monastère au nord de Guimarães. Un passage sur l'Ave dit port de Saint-Claude doit probablement son nom aux saints de Léon.

Parmi les confesseurs, saint Isidore de Séville est titulaire en iog⁵ d'un petit monastère dans la vallée de la Vouga, et d'un autre près de Porto, non loin de la mer, attesté en 1102; saint Millán partage avec saint Pélage la dédicace d'une église donnée en 1099 à la cathédrale de Coimbre.

Saint Pélage lui-même est titulaire de quinze églises environ, et patron secondaire de plusieurs autres. Le monastère de Lorvao, dès le milieu du x^e siècle, est le principal foyer de la diffusion de son culte entre Minho et Mondego. Lorvao avait des reliques du jeune martyr, à ce qu'il semble, en 946, date du premier document non suspect qui associe son nom à celui de saint Marnés. Guimarães eut aussi de ses reliques dès la fondation, puisque son nom figure déjà en 969 dans la liste des patrons secondaires ; une église sous son vocable, toute proche, est donnée en 961 au monastère fondé par Mummadona.

IV

L'hagiotoponymie science auxiliaire de l'histoire. Utilisation pour la critique diplomatique. Conclusions sur l'unité des pays latins occidentaux. Conclusions sur le problème du nouveau peuplement au temps de la reconquête.

On avancé, aux premières lignes de ce mémoire, que la science des patronages d'église ou de localités, *Vhagiotoponpnie*, est une science auxiliaire de l'histoire. Je voudrais brièvement justifier cette assertion en montrant d'abord, par l'étude de quelques cas précis, que cette étude rend des services à la critique diplomatique.

Le culte de l'apôtre saint Barthélemy s'est répandu dans

l'Occident latin depuis la fin du x^e siècle; c'est alors que l'empereur Otton H transféra ses reliques de Bénévent dans l'Île du Tibre à Rome. Tout acte qui mentionnerait avant l'an mil des églises occidentales consacrées sous le vocable de cet apôtre serait donc suspect. Il se trouve que le *Livro dos Testamentos* de Lorvao contient un acte de 967 par lequel le prêtre Samuel fait cession à ce monastère de deux églises situées dans la faubourg de Coimbre ; *ecclesia sancti Cucufati et alia ecclesia sancti Christophori (qui vocant ea sancti Bartolomeus)*. Dans une autre rédaction de cette acte, on lit : *duas ecclesias (jam pernomminatas sancti Bartolomei qui in antea vocabant) sancti Christophori et sancti Cucufati* (37). Si, mis en éveil par la date trop précoce pour saint Barthélemy, on examine de près le texte, on voit que les mots que je mets entre parenthèses ont été ajoutés à une date où le vocable de cette église avait été changé, ce qui, on l'a vu plus haut, s'était déjà produit en 1108(38). De fait la pièce n'est pas conservée en original, mais dans le *Livro dos Testamentos* dressé au xn^e siècle et dans une copie faite au xiii^e de divers documents de Lorvao. Le copiste du cartulaire a tout simplement mis le texte en harmonie avec la nouvelle situation, et les mots interpolés se détachent facilement.

Dans le cas de saint Pélage, les documents suspects sont plus nombreux; plusieurs pièces du *Livro Preto*, cartulaire de la Sé de Coimbre, et du *Livro dos Testamentos* de Lorvao paraissent attester qu'un saint Pélage était vénéré avant 925 (39). Faut-il donc admettre qu'un autre martyr de ce nom a joui d'un culte au Nord-Ouest de la péninsule, dans la province de Braga et aussi au pays de Léon et de Galice ?

L'évêque Pélage de Laodicée en Syrie, du iv^e siècle, nommé

(37) *Dipl. et ch.*, n.° LXXIV, p. 63.

(38) Voir plus haut p. 238.

(39) Actes publiés dans *Diplomata et chartae* sous les dates de 773, 815, 849, 919, 922; un acte de 928 inspire les memes doutes, comme trop rapproché de 925. Le cartulaire de San-Millán, p. 11, paraît connaître une église de saint Pélage en 863 ; celui d'Arlanza, p. 24 en cite une de 92g (Dom L. SERRANO, *El obispado de Burgos*, t. 11, p. 396); une église de saint Pélage *in villa Solio* aurait appartenu dès 933 à San-Millán (*España Sagrada*, XXIII, p. 124). Ces documents, comme ceux de Portugal, sont mal datés.

au martyrologe romain le 25 mars, ne peut entrer en ligne de compte, car il n'est pas martyr, et son culte n'a eu aucun rayonnement. La ville de Constance honore le 28 août comme son patron un martyr Pélage, dont on ignore tout, même la date de sa passion ; son culte n'est pas sorti d'un étroit canton aux frontières de la Suisse et de la Souabe ; il est tout à fait impossible de croire qu'il ait passé les Pyrénées. Ceux qui ont cru trouver un martyr Pélage de Coutances en Normandie ont été victimes de l'homonymie entre cette ville et celle de Souabe. Force est de reconnaître que l'Espagne et le Portugal n'ont jamais vénéré d'autre Pélage que l'enfant martyr de Courdoue. Les actes antérieurs à 925, ou postérieurs de trop peu d'années, ne peuvent être que faux, ou interpolés, ou mal datés. On va le constater, tous ceux que rend suspects une mention prématurée du nom de saint Pélage prêtent flanc à la critique pour d'autres raisons aussi.

Deux de ces documents appartiennent au *Livro Preto*, cartulaire de la Sé de Coimbre. Celui qui figure beau premier dans les *Diplomata et chartae* affiche la date de 773, era 811; il a pour objet la fondation du petit monastère de Saint-Jean *in villa Valerii* ⁽⁴⁰⁾ ; le nom de saint Pélage figure seulement dans révo-cation initiale. Un acte de 977 (*Dipl. et ch. n.º cxx*), se rapporte au même monastère; la véritable date du premier pourrait bien être aussi la fin du x^e siècle ; on sait que les erreurs de date ne sont pas rares au *Livro Preto*. L'examen par d'autres méthodes permettrait peut-être de dire si le document est non seulement antidaté mais entièrement faux ⁽⁴¹⁾.

Le cartulaire de la Sé contient une notice sur l'ermitage *in loco Castrumæ*. On y lit que l'évêque Gomadus obtint du roi Ordonho 11 de Léon (910-924) la permission de se démettre pour se retirer dans la solitude; il refusa d'en sortir même pour répondre aux sollicitations amicales du roi qui désirait s'entretenir avec lui; Ordonho remonta donc le Douro jusqu'à l'ermitage de Crestuma ⁽⁴²⁾. A cette occasion il fit don de plusieurs églises, parmi

⁽⁴⁰⁾ São João-de-Ver, concelho de Feira. *Dipl. et ch. n.º 1*.

⁽⁴¹⁾ Le même document mentionne saint Jacques dans l'invocation initiale, et une église de Saint-Jacques d'*Eurobas*; c'est suspect à une date (773) où les traditions de Compostelle ne s'étaient pas encore fait jour.

⁽⁴²⁾ Crestuma, à dix kilomètres en amont de Porto. Titulaire actuelle sainte Marine.

lesquelles celle de Saint-Pélage *in Ossella*; cela se serait passé en 922. Mais cette pièce n'est pas une charte, à peine une notice: c'est un récit hagiographique à l'honneur de Gomadus, auquel on a rattaché, à une date quelconque antérieure à la rédaction du *Livro Preto* (1170), la liste des églises possédées par Crestuma, ou plutôt revendiquées par l'Eglise de Coimbre au titre de Crestuma; ce monastère a été objet de contestations entre Coimbre et Porto, ce qui est le climat favorable à l'éclosion des faux. Cette pièce nous renseigne donc sur l'existence des églises qui y sont mentionnées, mais non sur la date à laquelle elles ont été fondées (4r).

Les autres pièces contestables proviennent du *Livro* de Lorvão. Celles qui y portent les numéros 40 et 46, fol. 25 v.º et 28 v.º; étaient datées respectivement des ères 915 et 949; une main tardive, dans la seconde moitié du xvm^e siècle apparemment, a gratté un C dans le chiffre des ères, ce qui amena les éditeurs des *Diplomata et chartae* à inscrire ces pièces aux ères 815 et 849, années de l'Incarnation 777 et 811 au lieu de 877 et 911. Les deux pièces sont attribuées à un roi Ordonho ; s'agit-il d'Ordonho H de Léon (910-924)? Dans ce cas la date de 911 conviendrait, mais non celle de 877. Les souscriptions des évêques Nustus de Coimbre (867-912), Recarède de Braga et Lugo (875-922) et Savaric de Dume et Mondoñedo (907-912) donnent aussi une apparence d'authenticité à la pièce de 911. Mais le nom de saint Pélage fait encore difficulté dans les deux pièces : il conviendrait au règne d'Ordonho ni (g51 -g56) ; mais ce sont alors les autres données qui ne concordent plus. Il est possible qu'un copiste se soit borné à introduire le nom de Pélage à une époque où Lorvão le tenait pour patron secondaire, c'est à dire au plus tôt vers 950. Il est possible également que ce soient tout simplement des faux destinés à vieillir les droits de Lorvão sur les terres qui font l'objet de ces donations (44).

Tel est bien le cas pour la pièce 49 du *Livro dos Testamentos*,

(«) *Dipl. et ch.* n.º xxv.

(44) *Dipl. et ch.*, n.º 11 et in, p. 2. — R. DE AZEVEDO, *op. cit.*, p. 11 a porté la lumière sur ce problème ; ses vues sont confirmées par la preuve de fausseté que fournit le nom de saint Pélage

fol. 29 v.^o, qui reporte à l'an 919 les droits de Lorzvão sur le village de Gondelim, droits qui datent seulement de 885. Pour plus de solennité le faussaire a introduit les confirmations de quatre rois, et n'a pas manqué de faire figurer aussi le nom du jeune martyr ⁽⁴⁵⁾.

La pièce n.^o 32, fol. 21 v.^o du Livro de Lorzvão porte la date de 928 ; c'est la donation par une comtesse Oneca de biens situés à *Villa Cova* ⁽⁴⁶⁾. Une comtesse Oneca vivait en effet à cette date ; c'est la mère d'Exemenus Diaz et de Mummadona, dont les noms figurent dans l'acte ; il est confirmé par un Ramire, fils de roi (*Ranimirus progie regis*) ; ce pourrait être Ramire, fils d'Alphonse iv, qui régna sous le nom de Ramire 11 de 9^{vi} à 951. La date de 928 pour la donation de ces biens au monastère semble donc se présenter avec de bonnes garanties. Est-il vraisemblable, que trois ans après son martyre, saint Pélage ait déjà été vénéré à Lorzvão ?

La donation de la comtesse Oneca doit être examinée conjointement avec un groupe de chartes de Lorzvão où l'on trouve les mêmes formules et en partie les mêmes personnages. Elle est faite *pro anima domnissimi nostri domni Veremudi dive memorie* ; or cette formule se retrouve identique dans la pièce n.^o 56 du cartulaire de Lorzvão, fol. 33 verso, par laquelle la dame Munna, en liaison avec un *Christophorus confessor*, donne à l'abbaye le monastère de Bagauste ; cete donation porte au cartulaire la date du VIII des kalendes de mai de l'ère ion (973). Munna est la femme du seigneur Gonsalve Moniz, avec lequel elle donne encore à Lorzvão des biens considérables, y compris la villa *Traxede* ; c'est la pièce n.^o 59 du cartulaire de Lorzvão, fol. 35, datée du XI des kal. de janvier de l'ère 1019 (981). Pourtant ce Gonsalve Moniz figure parmi les signataires de la donation d'Oneca, censée être de 928. Selon les traditions de Lorzvão, dont s'inspire le diplôme que le roi Ferdinand aurait donné à l'abbaye après la prise de Coimbre (1064), Gonsalve Moniz serait le gendre du roi Bermude 11, mort en 999 ; Munna serait alors la fille de ce Bermude. La donation de Bagauste

⁽⁴⁵⁾ *Dipl. et ch.*, n.^o xxii et xxm, p. 14-15 ; le prétendu original allégué par les éditeurs est un faux du XII^e siècle — R. de AZEVEDO, *op. cit.* p. 12-13.

⁽⁴⁶⁾ *Dipl. et ch.*, n.^o xxxiv, p. 21. — R. de AZEVEDO, *op. cit.*

devrait donc se placer après la mort de Bermude, qui serait ce *domnissimus*. . . dire *mémoire* ; mais alors la donation d'Oneca devrait aussi être postérieure à 999, et non de 928 ⁽⁴⁷⁾.

La donation de la comtesse Oneca, comme celle de Munna, débute par l'invocation solennelle: *Domnis invictissimis et triumphatoribus sancto Mameti et sancto Pelagio martyribus Christi quorum basilica sita est in loco Lauribani* ; cette invocation n'est régulièrement en usage à Lorvao que dans la seconde moitié du X^e siècle.

Il y a là un petit problème que je n'ai pas la prétention de résoudre ici ; il suffit de constater que la date 928 pour la donation d'Oneca est ce que l'on peut imaginer de moins établi ; si la libéralité a été faite à cette date, il faudra penser que la charte a été réécrite plus tard. La mention du *domnissimus* Bermude est particulièrement suggestive. Il semble bien que ce personnage, sa fille et Gonsalve Moniz ont été à Lorvao l'objet d'un intérêt durable. Le prétendu diplôme de Ferdinand parle d'une couronne de Bermude, donnée au monastère par Gonsalve, que les moines offrirent à Ferdinand après sa victoire, et que le monarque refusa pour la laisser au sanctuaire. Ce groupe de personnages paraît avoir été considéré par les moines de Lorvao comme les grands bienfaiteurs de l'abbaye à la fin du X^e siècle, vers le temps de l'invasion d'Al Mançour.

Les raisons de douter fournies par d'autres éléments de critique se rencontrent donc, en ce cas aussi, avec celles que suggère le critère hagiotoponymique.

La même discipline peut fournir des contributions d'ordre plus général. La comparaison avec les données du même ordre fournies par les chartes de Galice, par exemple, établit qu' à la même époque, les mêmes saints sont vénérés au nord comme au sud du Minho; encore que je n'aie pas approfondi la recherche pour les diocèses de Galice et que je me sois contenté de sondages, j'ai

⁽⁴⁷⁾ Donation de Bagauste, D. C. n.º cxvn, p. 68. Donation de Traxede, *ibid.* n.º cxxx, p. 80. Faux diplôme de Ferdinand pour Lorvao, dans Bernard de BRITO, *Monarquia Lusitana*, 11, 1^{er} vu, ch. 28, p. 534. Rui de AZEVEDO a parfaitement montré que ce faux ne doit pas être mis au compte de Bernard de Brito, mais qu'il date du x^e siècle; le style de la pièce confirme entièrement cette conclusion.

l'impression que les deux tableaux sont à peu près exactement superposables (48).

Si on remonte plus haut dans le temps, l'enquête hagiographique nous paraît confirmer l'impression laissée par l'histoire des institutions. La péninsule ibérique garde évidemment des caractéristiques individuelles ; mais par beaucoup d'autres traits elle manifeste une étroite solidarité avec la Gaule et, on peut le soupçonner, avec les Iles britanniques. La liturgie hispanique ne diffère pas de la liturgie gallicane ; ensemble elles représentent une antique liturgie' de l'Occident latin qui gardait bien des traits primitifs, tels que les trois lectures de l'Écriture sainte dans la première partie de la messe, les longues intercessions entre l'évangile et l'offertoire, la variation à peu près quotidienne des formules entre la préface et la communion. Certains livres gallicans, comme le missel dit de Bobbio, du vm^e siècle, éclairent heureusement les livres hispaniques plus récents. On sait que Charles le Chauve, quand il voulut se rendre compte de ce qu'était la liturgie gallicane abolie par ses devanciers, fit officier devant lui dans leur rite des prêtres venus de Tolède. Nous venons de constater que l'Église hispanique vénère les mêmes saints orientaux que l'Église de France, y compris ceux à qui Rome n'a pas fait place dans ses livres liturgiques. Elle vénère les grands saints de Gaule et fait à saint Martin autant de place que sa propre patrie. Arles a transmis à l'Espagne ses premières collections canoniques avec le culte de son grand martyr Genès. Mais par un mouvement inverse qui atteste la même unité, saint Vincent de Saragosse est aussi honoré au nord qu'au sud des Pyrénées ; ce n'est pas, comme on l'a cru, par le hasard d'une expédition de quelque roi franc en Espagne, mais bien par un mouvement d'échanges plus ancien et plus profond. Il en est de même pour Eulalie de Merida, si bien que l'un des plus anciens monuments de la langue française, au ix^e siècle, sera la *Cantilène de sainte Eulalie*. Il n'est pas ⁸

(i8) Voici du moins un exemple tiré d'une liste d'églises dont la possession serait confirmée à l'évêché d'Iria par Alphonse 11 en 830, publiée par LOPEZ FERREIRO, *Historia de la S. Iglesia de Santiago de Compostella*, t. 11 (1899), append. 11 Les saints titulaires sont par ordre de fréquence : Eulalie (12), Notre Dame (10), Vincent (7), Pierre (6), Martin (5), Thyse (4), Jean (3), Etienne (3), Saturnin (3), Jacques (2), Christine, Christophe, Cosme et Damién, Félix, Julien, Laurent, Marnés, Romain, Thomas.

négligeable, ce témoignage de l'antique unité du monde méditerranéen.

Revenons au Portugal et voyons si l'étude des patronages d'églises pourrait jeter un peu de lumière latérale sur le passionnant problème du dépeuplement des marches frontières entre les royaumes chrétiens et les royaumes musulmans.

Or il apparaît aussitôt que cette géographie religieuse des pays du Minho et du Douro est en continuité directe avec les habitudes de cet ordre qui ont régné avant l'invasion arabe, du v^e au vm^e siècle. C'est à cette époque que domina cet état d'esprit auquel est dû le choix exclusif des martyrs comme patrons des églises. Le nombre considérable des saints orientaux est un héritage de ces mêmes siècles où les pèlerins, comme Etheria ou Avitus de Braga, parcouraient les sanctuaires de l'Asie mineure, de la Syrie et de l'Égypte, où aussi les fonctionnaires et les officiers byzantins portaient leurs saints favoris jusqu'aux extrémités de l'Occident. Les saints empruntés à l'Église gallicane sont ceux que celle-ci vénérât à sa première époque, avant l'ère carolingienne.

Ce n'est pas avant le dernier tiers du xi^e siècle que se manifestent au sud des Pyrénées les nouvelles habitudes liturgiques déjà acclimatées à Rome et en France. La diffusion du culte de saint Pélage, conforme du reste aux traditions antiques, s'explique dans le Nord-Ouest de la péninsule par les traits précis de sa biographie, par le voisinage de Tuy; quant aux martyrs de Cordoue du ix^e siècle, aucune église ne leur est dédiée, alors que les martyrologes lyonnais et parisiens du temps leur font une large place, et que les moines de Saint-Germain des Prés viennent mendier leurs reliques⁽⁴⁹⁾.

La vie religieuse a donc pu être considérablement troublée, soit par les invasions et les razzias arabes, soit par la politique défensive des rois asturiens. Les cadres administratifs ont pu disparaître ; la population a pu se raréfier et bien des terres rester incultes. Mais un élément de continuité est resté en place, conservateur des traditions antiques comme dans toutes les périodes de vie ralentie. Cet élément s'est maintenu autour des anciens centres paroissiaux, des églises, des vieux monastères,

(49) *Translatio ss. Georgii et Aurelij* P. L. cm, col. 939-959.

même s'ils étaient en ruines. On pourrait citer des textes précis d'où il résulte que l'on a rebâti les églises sous les vocables des anciens titulaires. Le repeuplement créa de nouveaux cadres, établit des seigneuries terriennes, bâtit des manoirs ruraux, installa une chaîne d'autorités superposées. Le repeuplement certainement aussi amena des colons, de nouveaux éléments de population rurale. Mais ces éléments se sont incorporés dans les anciens cadres religieux des paroisses primitives ; ces cadres étaient encore bien discernables à la surface du pays, à leur centre sinon à la périphérie, marqués par l'église et par le cimetière. Autour de ce centre, des noyaux de chrétienté avaient donc subsisté, maintenant le souvenir des patrons primitifs et de leurs sanctuaires ; même là où il fallut reconstruire ces sanctuaires, il y avait des gens qui se rappelaient le nom des saints que les ancêtres y avaient imploré et sous la protection desquels leurs cendres reposaient.

PIERRE DAVID

Table des saints mentionnés dans ce mémoire.

Saint Sauveur, 229, 231, 233.

Sainte Croix, 234.

Notre Dame, 229, 234, 237, 249.

Adrien et Nathalie, 237, 238.

Agathe, 23g.

Agnès, 23g.

André apôtre, 236.

Antonin, 241.

Barthélemy apôtre, 236, 238, 243, 244.

Baudille de Nimes, 241.

Benoît, 227, n. 12, 241.

Caprais, 241.

Cécile, 239.

Christine, 232, 237, 238, 249.

Christophe, 237, 238, 244, 249.

Claude, Victoricus et Lupercius, 241, 243.

Clément, 239.

Colombe, 232, 240, 241.

Cosme et Damien, 237, 238, 249.

Cucufat, 232, 241 242, 244.

Cyprien 240.

Denys, 241.

Didier, 241.

Donat, 227, 240.

Dorothee, 237, 239.

Emilien, v. Millân.

Etienne, 236, 237, 249.

Eugénie, 232, 239.

Eulalie, 233, 241, 242, 249.

Euphémie, 237, 238.

Félix de Gérone, 241, 242, 249.
Ferréol de Vienne, 238, 241.
Firmin d'Amiens, 240.
Firmin de Pampelune, 240.
Foi, 241.
Fructueux de Braga, 231.

Genès, 232, 241, 249.
Georges, 237, 238.
Germain d'Auxerre, 241.
Germain de Paris, 241.
Gervais et Protais, 239.

Hilaire, 241.
Hippolyte, 23g.

Irène, 232, 237, 23g.
Isidore de Séville, 23o, 243.

Jacques le Majeur, 234, 235, 236, 245, 249.
Jacques le Mineur, 235, 236.
Jean Baptiste, 229, 234, 249.
Jean l'Evangeliste, 235, 236.
Julien et Basilisse, 237, 238, 249.
Julien de Brioude, 237, 238, 241,
Julienne de Nicomédie, 237, 23g,
Just et Pasteur, 242, 243.
Juste et Rufine, 242, 243.

Laurent, 23g, 249.
Lazare, 233,
Léocadie, 242, 243.
Loup de Troyes, 241.
Lucrèce, 231, 242, 243.

Marnés, 237, 243, 248, 249
Marcel de Tanger, 240, 241.
Marie Madeleine, 232.
Marine, 232, 237, 238, 23g.
Marthe de Béthanie, 232.
Marthe de Rome, 232.
Marthe d'Eleuthéropolis, 232, 237, 238.

- Martin de Tours, 230, 240, 241, 249.
 Martin de Braga, 225.
 Mathieu apôtre, 236.
 Maurice, 241.
 Michel, 229, 234.
 Millán, 230, 243.

 Nazaire et Celse, 239.
 Nicolas, 230.

 Paul apôtre, 234.
 Pelage, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 250.
 Pélage de Laodicée, 244.
 Pelage de Constance, 245.
 Philippe apôtre, 236.
 Pierre apôtre, 234, 249.
 Priest de Clermont, 241.
 Privât de Mende, 241.

 Romain d'Antioche, 237, 238, 249.

 Sabine, 241, 242.
 Saturnin, 240, 249.
 Silvestre, 230.
 Sime'on le Stylite, 230, 236.
 Simon apôtre, 236.
 Sixte, 23g.
 Suzanne, 232, 237, 23g.

 Thècle, 237, 23g.
 Thomas apôtre, 236, 249.
 Thyrese, 237, 238, 249.
 Torquatus, 242, 243.

 Verissime, Maxime et Julie, 242.
 Victor de Ce'sare'e, ^32, 240.
 Victor de Cerezo, 232.
 Victor de Braga, 232.
 Victor de Marseille, 241.
 Vincent, 234, 242, 249.
 Vincent, Sabine et Christeta, 242.